

Manuel Antonio DIAZ GITO, Lourdes RUBIALES BONILLA,  
éds, *Homo sympathecus. Le sens de la nature dans la  
culture de l'homme ?*

Bern, Peter Lang, 2011, 384 p.

Marta I. Waldegaray

---



**Édition électronique**

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6727>

ISSN : 2259-8901

**Éditeur**

Presses universitaires de Lorraine

**Édition imprimée**

Date de publication : 1 septembre 2012

Pagination : 301-302

ISBN : 978-2-8143-0120-7

ISSN : 1633-5961

**Référence électronique**

Marta I. Waldegaray, « Manuel Antonio DIAZ GITO, Lourdes RUBIALES BONILLA, éds, *Homo sympathecus. Le sens de la nature dans la culture de l'homme ?* », *Questions de communication* [En ligne], 21 | 2012, mis en ligne le 16 février 2016, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/6727>

---

est appelé à intervenir sur un de ses éléments constitutifs, la narration. Paradoxalement, elle appelle à des interactions qui ne peuvent s'actualiser que dans le présent de la confrontation du spectateur. Elles préfigurent sans doute de rapides évolutions qui tentent déjà de prendre en compte des situations et des états émotifs et cognitifs déconnectés du narratif, repoussant une nouvelle fois les frontières de la narration, à travers l'invention de nouveaux liens, passages, et franchissements.

La perspective abordée ne peut qu'interpeller le lecteur. Cette brève exploration menée très finement par Marida Di Crosta montre à quel point les inventions produites par la pratique de l'écriture et de la réalisation développent et complètent toute réflexion théorique de manière concrète dans un « autre chose » qui n'est plus du cinéma mais qui en dérive.

*Entre cinéma et jeux vidéo : l'interface-film s'attache donc à définir avec succès un outillage méthodologique pour l'analyse des productions audiovisuelles appareillées au médium numérique. On retiendra en particulier l'agilité de Marida Di Crosta consistant notamment à ne pas s'enfermer dans une position unique en partant d'une analyse historique, technique, théorique pour aboutir à l'esquisse des postures émergentes dans un domaine en pleine ébullition.*

Gilles Boenisch

CREM, université de Lorraine  
gilles.boenisch@gmail.com

**Manuel Antonio DIAZ GITO, Lourdes RUBIALES BONILLA, eds, *Homo sympathecus. Le sens de la nature dans la culture de l'homme*.**

Bern, Peter Lang, 2011, 384 p.

*Homo sympathecus. Le sens de la nature dans la culture de l'homme* réunit les communications présentées à l'occasion de la première rencontre internationale et interdisciplinaire *Nature-Culture : d'autres regards sur la Flore et la Faune*, qui eut lieu à Jerez de la Frontera, en Espagne, entre le 17 et le 21 avril 2007. Le groupe META (Médiation culturelle, transmission et analyse du discours) de l'université de Cadix se chargea d'organiser la rencontre. L'événement et la publication du volume furent possibles grâce à la concertation généreuse de diverses entités espagnoles que les éditeurs remercient dans les premières pages du livre. Le colloque eut pour objectif d'« explorer les liens qui unissent nature et culture par le biais d'une approche authentiquement

humaniste, celui de notre *Homo Sympathecus* du XXI<sup>e</sup> siècle, avec pour but de contribuer à améliorer notre compréhension de la condition humaine en relation avec ce que nous partageons avec le monde animal et le monde végétal » (p. 15). Seize articles forment le volume. Depuis des perspectives très différentes, les auteurs y abordent la représentation de la nature dans trois domaines : le culturel, le littéraire et l'urbain. Les articles sont regroupés selon trois unités thématiques : 1. Nature et culture (huit articles) ; 2. Nature et littérature (six articles) ; 3. Nature et ville (deux articles).

Dédiée à la présence de la nature dans la culture, la première partie de l'œuvre réunit des articles sur la présence du monde aquatique dans l'œuvre du cinéaste français Jean Painlevé, le savoir populaire à propos des plantes dans le monde ibérique, les animaux et l'éthique environnementale, les pratiques linguistiques et les cadres de référence utilisés au moment d'attribuer un nom aux plantes, les stratégies de marketing socio-environnementales, la nature dans le théâtre lyrique européen, la représentation de la faune chassée pendant l'ère paléolithique supérieure au sud de la péninsule ibérique, les métaphores naturalistes dans le discours et dans les pratiques politiques en Espagne depuis le XVII<sup>e</sup> siècle et jusqu'au XX<sup>e</sup> siècle.

La deuxième partie du volume est centrée sur les représentations de la nature dans le monde littéraire. Les articles portent sur la parole poétique, le motif littéraire de la lamentation de l'oiseau domestique depuis l'Antiquité jusqu'au siècle des Lumières, la représentation littéraire du paysage antillais dans les textes d'Édouard Glissant et d'Aimé Césaire, l'esthétique naturaliste de l'écrivain symboliste belge Maurice Maeterlinck, l'animal littéraire de l'ère industrielle dans les récits de Louis Pergaud et de René Maran (ou comment la fiction régionaliste ou coloniale eut recours à une esthétique vitaliste face à la représentation d'une société moderne que la littérature franco-parisienne concevait comme morbide).

La troisième et dernière partie aborde le milieu citadin. Le premier article s'intéresse à la fonction mémorielle du motif architectonique de « l'homme vert » dans l'architecture de Cadix. Le second, au patrimoine artistique et éditorial de Jerez. Le volume se clôt sur quatre dessins de l'artiste Miguel Parra Boyero qui stylisent quatre photographies d'animaux. Bien que le motif qui contribue à unifier la publication soit celui de la nature (la flore, la faune), la multiplicité

de disciplines, de points de vue analytiques, de contenus, de coupures spatiales et temporelles, est la caractéristique formelle du volume. Le croisement de diverses approches analytiques (l'ethnobotanique, la bioéthique, la biopolitique, la linguistique, l'analyse comportementale, le marketing, l'analyse du discours et la littérature comparée) et de plusieurs domaines (les savoirs populaires, la narrative, la poésie, le cinéma, l'opéra, l'architecture et les comportements quotidiens) constitue la richesse et le grand pari du volume. L'hétérogénéité de perspectives et de contenus présents dans cet ouvrage suggère un souci d'exhaustivité dans le traitement du thème proposé. Mais cette hétérogénéité invite à s'interroger sur les pièges tendus à toute démarche scientifique qui, avec l'intention de créer un dialogue interdisciplinaire dans le domaine des sciences sociales, convoque une multiplicité de domaines, époques, temps et perspectives analytiques. Cette démarche peut-elle être légitimée exclusivement à partir de son objet d'étude, c'est-à-dire, de la proposition d'un sujet unique et commun ? Comment dégager des conclusions théoriques, ou par champs disciplinaires, de la multiplicité ? Le permet-elle ? Autant de questions qui inspirent et nourrissent notre réflexion à la lecture de cet ouvrage.

Marta Waldegaray

Écritures, université de Lorraine  
waldegaray@univ-lorraine.fr

**Galyna DRANENKO, *Le mythe comme forme du sens et sens de la forme. Une lecture mythocritique des œuvres de Bernard-Marie Koltès* (en ukrainien).**

Tchernivtsi, Université nationale de Tchernivtsi, 2011, 440 p.

Dans son ouvrage, Galyna Dranenko s'interroge sur les formes que peut prendre un mythe dans une œuvre littéraire et sur les capacités de celui-ci à porter, transporter, créer et recréer la production du sens. En effet, le recours au mythe est considéré comme un moyen d'étudier et d'interpréter un texte littéraire. Cette étude se place explicitement, tant dans ses réquisits que dans ses méthodes, dans la lignée des travaux théoriques élaborés en France qui, sur la base d'une hypothèse anthropologique, portent sur les rapports qui relient l'imaginaire et la création littéraire. Aussi sont plus particulièrement convoquées les approches mythocritiques dont les représentants les plus éminents sont Gilbert Durand et Pierre Brunel. L'objet de cette monographie est constitué d'un corpus de trois pièces de Bernard-Marie Koltès : *La Nuit juste avant les forêts* (1977), *Le Retour au désert*

(1988) et *Roberto Zucco* (1989). Leur analyse montre que les structures symboliques et mythiques, repérées dans ces textes, correspondent aux trois régimes de l'imaginaire que Gilbert Durand propose dans sa classification isotopique des images. Ainsi la première pièce du dramaturge – « première » dans le sens où il invente « son propre sujet » après quelques essais de réécriture de textes canoniques –, *La Nuit juste avant les forêts*, peut-elle se lire comme une variation sur la symbolique des structures mystiques propres au régime nocturne ; *Le Retour au désert*, pièce dite « classique », incarne dans des structures dramatiques originales les symboles spécifiques à ce même régime ; enfin, la « pièce-testament » de l'auteur, *Roberto Zucco*, décline, dans ses moindres détails, les structures héroïques du régime diurne.

Dans *La Nuit juste avant les forêts*, l'analyse des images archétypes montre que la pièce s'organise autour d'un thème archétypal dominant et cohérent, à savoir la manifestation, sous de multiples formes, du désir inconscient d'un retour dans le ventre maternel (*regressio ad uterum*). Cette hypothèse herméneutique est étayée par le fait que ce texte convoque, de façon ostentatoire, deux contenants symboliques significatifs – le « Ventre maternel » (celui du bien-être) et le « Ventre-Monde » (celui du mal-être). Il s'ensuit que la naissance au monde peut se comprendre comme une sorte de trajet que l'homme effectue tout au long de son existence. Chez Bernard-Marie Koltès, ce trajet se trouve inversé dans la mesure où le désir même du Je-personnage le pousse à tout faire pour éviter le monde afin de retrouver le bien-être prénatal, synonyme de sécurité et de protection. Aussi n'est-il pas étonnant que la coupe, symbole du contenant, se révèle l'image centrale et obsédante de la constellation des images qui organise la pièce. Le « Ventre-Monde » représente donc l'espace dans lequel s'agencent « avaleurs » et « avalés » (autrement dit, dominants et dominés). Cet « Ogre-Avaleur » avale l'homme sans lui laisser le moindre choix ni la plus infime liberté : le personnage de Bernard-Marie Koltès, un avalé, est sommé de vivre dans deux zones du « Ventre-Monde » – dans la zone du temps dévolu au travail (à l'usine) et dans celle du temps consacré au loisir (les « plaisirs » du vendredi soir dans le « quartier des putes »). Mais le Je-personnage en choisit délibérément une troisième, une zone intérieure qui le protège et l'isole du Monde extérieur. Car, avalé par le Monde, le Je-personnage s'y sent comme un corps étranger et étrange. Corollairement, dans la cartographie de l'imaginaire de la pièce, le schème « avaler » est connecté au « complexe de Jonas », thème archétypal du retour